

Emile Chavepeyer (1893-1959), photographe du Pays de Charleroi

Il y a une dizaine d'années, lors de l'exposition consacrée à «La photographie en Belgique dans les années 30» (Charleroi, février 1982), Georges Vercheval, le dynamique directeur de l'actuel Musée de la Photographie de Charleroi, eut la joie de redécouvrir l'œuvre d'Emile Chavepeyer grâce, entre autres, aux photos et clichés conservés par le fils de ce dernier. Ce fut pour G. Vercheval une véritable révélation. Il était temps, dès lors, de présenter au public un personnage trop vite oublié et qui pourtant marqua son époque par l'originalité de sa production, aussi brève fût-elle. C'est désormais chose faite sous la forme d'un petit ouvrage bien pensé dû à Catherine Mayeur¹.

Emile Chavepeyer naquit à Châtelet le 14 novembre 1893. Dès 1909, il devient, comme ses deux frères, peintre en bâtiment dans l'entreprise familiale que dirige son père. Mais lorsque la guerre éclate, les commandes ainsi que les matériaux font cruellement défaut. Emile est sans travail. Mais dès 1915, les Allemands rendent obligatoire à tous les Belges le port de la carte d'identité avec photographie. Emile, qui possédait un appareil 9 × 12 de touriste assez quelconque, se met dès lors à photographier et à se faire une clientèle. Très vite, il prend goût à ce nouveau métier: à la fin de la guerre, il va même se perfectionner à Bruxelles puis à Paris, où il travaille comme opérateur photographique. En 1922, il ouvre avec son frère Albert un studio à Châtelet et se spécialise dans le portrait, mais ses débuts semblent assez modestes puisqu'il ne possède pas encore d'atelier de pose, les clients se faisant portraiturer dans la cour, devant un châssis peu stable... «Les clichés, nous dit Catherine Mayeur, sont conventionnels et les retouches accentuent souvent la mièvrerie de poses trop apprêtées»². Mais dès 1925, Albert quitte Châtelet pour poursuivre son métier de retoucheur à Liège parallèlement à ses premiers travaux de dessinateur publicitaire. Quant à Emile, il agrandit son commerce et est cette fois reconnu dans sa ville: il photographie les communiantes, les jeunes mariés, de même (déjà!) que des machines «in situ»; c'est son gagne pain. Mais la photographie commerciale ne le satisfait guère; il trouve cet emploi monotone; il veut plus et surtout plus de créativité.

C'est en 1926 que Chavepeyer découvre la photographie en tant que moyen d'expression. Comme beaucoup d'artistes en Europe à cette époque (de Fernand Léger à Germaine Krull), l'industrie le fascine. Les paysages de la région de Charleroi, avec ses charbonnages

et ses aciéries flamboyantes vibrant d'une activité intense sont pour lui une matière brute qu'il va modeler selon ses aspirations.

Au moment où il réalise ses premières photos créatives, Chavepeyer se fixe un programme : «Je vais m'efforcer à magnifier le geste du travailleur manuel et à faire ressortir l'âpre beauté et parfois aussi la tendre poésie et l'humour des gens et des choses de chez nous. Ce sera ainsi un art régionaliste. A ce point de vue, ma région essentiellement industrielle offre une mine inépuisable de sujets, depuis les travailleurs de la houille, du fer, du verre et de la pierre jusqu'aux gagne-petit qui vivent en marge de ces métiers. A côté de ceci, des sites caractéristiques du Pays Noir voisineront avec des types sociaux communs à toutes les agglomérations industrielles ou urbaines»³. Les premières œuvres connues, des paysages industriels, s'inscrivent parfaitement dans cette thématique, ses photographies visant à révéler la beauté souvent inattendue des situations les plus banales de la réalité quotidienne. Si, initialement, seuls les sites façonnés par l'homme attirent l'attention de Chavepeyer, par la suite l'action des ouvriers et ouvrières saisis au cœur même de l'effort l'intéressera également. «Proches du documentaire social, ses photographies n'expriment toutefois pas la personnalité de ces femmes, de ces enfants. Chavepeyer substitue le type à l'individu, scrute le particulier pour s'élever à l'universel»⁴. C'est que, chez Chavepeyer, «les formes, même si elles restent représentatives, situent en somme le sujet bien au-delà des apparences de l'espace et du temps»⁵, encore que le travail autour des charbonnages lui inspire une vision plus directement dramatique. Autre grand thème de prédilection de Chavepeyer, qui traverse toute son œuvre : la Sambre, non pour elle-même, mais pour ses haleurs, ses débardeurs et ses dragueurs. Ici encore, à partir de la réalité quotidienne, notre homme transcende les personnages et les objets. Peut-on, dès lors, parler dans le cas présent d'abstraction concrète, signe de quiétude et d'abandon ?

Personnalité inclassable dans la mouvance artistique de son époque, tantôt réaliste, tantôt esthétisant, voire symboliste et, en tout cas, beaucoup plus que régionaliste, Chavepeyer va ainsi prendre, entre 1926 et 1933, d'innombrables photographies «industrielles» ou autres⁶. D'emblée, ses œuvres sont appréciées par le public et par la presse ; il expose – soit à titre personnel, soit sur invitation, soit collectivement – tant à l'étranger (Paris, Amiens, Béthune, Madrid, Edinbourg, Chicago) qu'en Belgique et est souvent «nominé», comme on dit aujourd'hui. Et pourtant en 1933, Chavepeyer abandonne pratiquement toutes nouvelles prises de vues artistiques, mettant ainsi un terme à une carrière trop brève.



La causette (1930; tirage de 1968).

Pourquoi pareille décision? C'est que la création photographique, pour stimulante qu'elle soit, ne permet pas à son auteur de subvenir à ses besoins familiaux – il aura six enfants – ni financiers. De plus, son dévouement sans calcul aux cercles artistiques de sa région et un certain découragement peuvent expliquer sa carrière trop brève. Depuis 1926, en effet, il se désintéresse de son commerce, qui périclité. Une certaine négligence aussi, due à son tempérament d'artiste et à son mépris de l'argent, provoqua, durant ces années, le déclin de son magasin. Ses amis lui reprochent même son indifférence au succès et son manque de méthode, qui lui fait perdre sa clientèle. De surcroît, la crise des années trente n'arrange rien. Force est donc, pour Chavepeyer, d'abandonner ses activités personnelles pour pouvoir nourrir sa famille. En 1934, il ouvre un studio à Charleroi et reprend, sans enthousiasme, son métier de photographe commercial, gardant toujours le rêve de refaire de la photo d'exposition. Emile Chavepeyer décède à Charleroi le 7 mai 1959. Le rêve est brisé, il n'aura duré que sept ans.

Jean-Pierre HENDRICKX
Université Catholique de Louvain
(Louvain-la-Neuve)

Notes

- ¹ Catherine MAYEUR, *Emile Chavepeyer, 1893-1959*. Introduction de Georges VERCHEVAL. (Mont-sur-Marchienne), Musée de la Photographie et Archives de Wallonie, 1987. In-8 oblong, 79 p.
- ² Ibid. p. 15; mais C. Mayeur d'ajouter: «Lorsqu'Emile photographie ses amis, artistes et écrivains, ses portraits témoignent cependant de qualités psychologiques et esthétiques. Par leur sobriété, ils contrastent avec les photographies à vocation commerciale».
- ³ Lettre au critique d'art de la revue *Les artistes d'aujourd'hui* en date du 12 octobre 1928; lettre citée par C. MAYEUR, *op. cit.*, p. 27. A rapprocher du contenu du début de cette lettre ce qu'écrivait, quelque vingt ans plus tard, Chavepeyer: «Est-il rien de plus noble, de plus fécond que le geste du travailleur? Combien de gens cependant ne perçoivent dans ce mouvement répété que la fatigue qu'il engendre. Mais à côté de ces aveugles, des privilégiés savent que ce geste si fatigant est aussi utile et beau et, lorsque vaillamment accompli, il arrive à son paroxysme, il atteint une grandeur allant jusqu'à la sublimité» (E. CHAVEPEYER, *La photographie dans le domaine de l'éducation et des loisirs*, dans *Education et loisirs*, n° 100, La Louvière, juin 1946, p. 31, cité par C. Mayeur, *op. cit.*, p. 60).
- ⁴ C. MAYEUR, *op. cit.*, p. 30.
- ⁵ Ibid., p. 30.
- ⁶ Signalons que le Musée de la Photographie de Mont-sur-Marchienne possède la partie essentielle du fonds Emile Chavepeyer, grâce à une acquisition et au don important consenti par la famille. Il s'agit de quelque deux cents photographies, de près de quatre cents négatifs, de quelques lettres et autres documents.